

Astérix et Obélix contre César

Acte de résistance

Astérix et Obélix contre César, France 1998, 105 minutes

Denis Desjardins

Numéro 204, septembre–octobre 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59329ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desjardins, D. (1999). Compte rendu de [Astérix et Obélix contre César : acte de résistance / *Astérix et Obélix contre César*, France 1998, 105 minutes]. *Séquences*, (204), 48–49.

besoin de s'attarder sur elle. Mais, cette affirmation a un rôle plus important encore: elle sert de repoussoir au récit qui, d'entrée de jeu, oppose la grandeur du peintre au suicide simultané de son amant dans une chambre d'hôtel à Paris. Cet incident tragique, pivot du récit, colore la surface de l'histoire de *Love is the Devil* d'une teinte romantique et stéréotypée: la création artistique dévore le créateur qui, à son tour, dévore ceux qui lui sont les plus chers. En d'autres termes, donc, le film semble raconter comment Francis Bacon, artiste vampire, vampirisé par l'art, a sucé le sang d'un pauvre petit malfrat qui a eu le malheur de faire irruption dans sa vie, de devenir son amant, sa muse et le sujet de quelques-uns de ses tableaux.

La caractérisation des personnages ainsi que les étapes de cette histoire sont exactement les mêmes que celles, déjà bien connues et donc banales, des amours hétérosexuelles du même genre. L'amant est d'une classe supérieure à l'aimé(e). Il perçoit l'aimé(e) comme un fétiche, une poupée qu'on habille et qu'on montre à son cercle. Mais les différences de classe étant ce qu'elles sont, l'aimé(e) n'est accepté(e) que comme objet de curiosité. Puis, comme l'attrait de l'altérité, de l'exotique et de l'étrange ne dure qu'un moment, l'amant s'en lasse et cette lassitude s'exprime, entre autres, par le dénigrement de l'aimé(e). Dépossédé(e) de son identité propre et n'en possédant qu'une d'emprunt, l'aimé(e) sombre dans la dépression, l'alcool, la drogue... et le suicide.

Toute homosexuelle qu'elle soit, cette histoire n'est cependant que prétexte à une grande révélation censée faire jaillir toute la lumière sur Bacon, l'homme, et sur son œuvre: il affectionnait des pratiques sexuelles masochistes. De ces pratiques, nous dit-on, découlent non seulement le sadisme de ses rapports intellectuels et affectifs, mais toute sa peinture.

Proposant une interprétation psychologisante de bas étage s'il en est, le film nous présente Bacon comme un être morbide dont l'œuvre

est guidée par la jouissance face à l'horreur, par la fascination pour la chair meurtrie et l'érotisation de la souffrance physique.

Ce que fut Bacon, seules les commères prétendent le savoir.³ Les autres, ceux qui s'intéressent à l'œuvre, ne peuvent que constater le caractère faible et trompeur de cette interprétation qui réduit à la trivialité de la peinture narrative et illustrative une œuvre dont l'importance découle précisément du fait que, tout en étant figurative, elle ne raconte aucune histoire et n'illustre aucun objet. Ce manque total de compréhension de l'œuvre et de respect pour ce qu'elle accomplit se manifeste de façon grotesque dans les effets spéciaux qui sont censés rendre les célèbres distorsions des figures peintes, ainsi que dans les décors, les éclairages et les angles de caméra qui cherchent à imiter les tableaux.

L'artiste allongé sur le canapé dans le cabinet de son psychanalyste peut connaître le rapport entre sa vie et son œuvre. Nous, les spectateurs, nous pouvons connaître ce qu'on appelle *sa vie*, mais toute tentative d'établir un rapport entre cette vie et son œuvre ne peut que conduire à une douteuse entreprise de sensationnalisme. □

Monica Haïm

1. Dans cette énumération, je me réfère aux versions plus anciennes et non au *van Gogh*, de Maurice Pialat, ni au *Lautrec*, de Roger Planchon.

2. À ce titre, lire la remarquable série d'interviews de Francis Bacon réalisées par David Sylvester pour la BBC, et publiée sous le titre de *The Brutality of Fact: Interviews with Francis Bacon*, Londres, Thames and Hudson, 1987.

3. Cf. la biographie écrite par Daniel Farson *The Gilded Gutter Life of Francis Bacon*, Londres, Vintage, 1993, sur laquelle le film est basé.

LOVE IS THE DEVIL

Grande-Bretagne/France/Japon 1998, 90 minutes — Réal.: John Maybury — Scén.: John Maybury, James Cohen, Don Jordan — Photo: John Mathieson — Mont.: Daniel Goddard — Mus.: Ryuichi Sakamoto — Déc.: Alan MacDonal — Int.: Derek Jacobi (Francis Bacon), Daniel Craig, (George Dyer), Tilda Swinton (Muriel Belcher) Anne Lambton (Isabel Rawthorne), Karl Johnson (John Deakin), Annabel Brooks (Henrietta Moraes), Adrian Scarborough (Daniel Farson) — Prod.: Chiara Menage — Dist.: France Film.

Astérix et Obélix contre César

Acte de résistance

Aussi bien vous l'avouer tout de suite: j'attendais ce film depuis trente ans, soit depuis ma découverte de la plus célèbre bande dessinée de l'Hexagone, connue de tout le monde occidental et même au Japon... mais pas aux États-Unis, bien sûr, vu la grande curiosité de nos voisins pour tout ce qui vient d'ailleurs. Alors, laissons l'Amérique à sa guerre des étoiles et restons-en à nos valeureux Gaulois.

Jusqu'à présent, ceux-ci avaient goûté et regoûté aux honneurs du dessin animé, dont les meilleurs fleurons sont sans doute *Astérix et Cléopâtre* et *Les Douze Travaux d'Astérix*. Le monde de papier d'Albert Uderzo et de René Goscinny allait-il gagner à être transposé dans un monde humain en trois dimensions? Tintin lui-même s'y était laissé tenter au début des années 60, avec assez de bonheur, du



L'univers de la bédé

moins dans sa première mouture (*Le Mystère de la Toison d'or*). La nature même des aventures d'Astérix, plus fantaisistes que celles de son cousin belge, et ô combien plus inspirées que les insipides *Flinstones* d'outre-Atlantique, appelait une re-création ambitieuse, voire complexe. Ce pari difficile semble avoir été remporté par le mariage Claude Berri-Claude Zidi, le premier imposant au second une vision épique qui lui est chère, le second apportant au premier un sens du gag bien développé sur plus d'une vingtaine d'années et en presque autant de films.

On peut certes discuter de plusieurs détails, voire crier à la trahison sur trois ou quatre points. Ainsi, le personnage du druide Panoramix n'est plus ce vieux sage sceptique, celui à qui on ne la fait pas, mais un mage superstitieux et impressionnable. Astérix lui-même a quelque peu perdu de sa malignité et se laisse avoir facilement par le devin Prolix. À ce détail près, on reconnaît toutefois Astérix, que Christian Clavier campe formidablement, avec sa gouaille habituelle. Quant à Obélix, Gérard Depardieu le rend plus humain et légèrement moins bête. Les personnages gagnent donc en humanité ce qu'ils ont perdu en traits caricaturaux. Les Gaulois restent cependant ripailleurs, railleurs, râleurs et bagarreurs; en somme, de grands enfants, comme en témoigne par exemple la fameuse bataille de poissons pourris, récurrente dans les albums, et fort bien rendue dans le film.

Par ailleurs, il faut admettre que l'humour subtil, les calembours délirants et les savoureux anachronismes qui caractérisaient la bédé (du moins à l'époque où René Goscinny en signait les scénarios) sont ici moins nombreux (quoique pas totalement absents: ainsi le barde chante *J'aurais voulu être un artiste...*). Peut-être est-ce dû à un désir de capter l'attention du jeune public, auquel visiblement le film s'adresse en priorité. De nos jours, sous l'influence d'un certain cinéma au rythme toujours plus rapide, le jeune spectateur n'arrive guère à suivre le fil d'une histoire dont l'action soit ralentie par des éléments non visuels. Le tandem Berri-Zidi en est conscient; c'est pourquoi il privilégie le spectacle à grand déploiement et, à l'aide d'effets spéciaux aussi réussis qu'inédits dans le cinéma français, nous offre un beau bouquet d'images inoubliables: légions romaines à perte de vue, combats spectaculaires, recréation soignée d'un village gaulois mythique et coloré qui ne doit rien au réalisme plat de la bédé, tout cela emporte notre adhésion.

Hélas, de curieux vices de mise en scène viennent parfois gâter la sauce. Pourquoi les soldats romains sont-ils si inexpressifs? À la toute fin, ils arrivent au village, en guise de «cadeau d'anniversaire» à Obélix. Un gros plan de la cohorte nous les montre impassibles, alors qu'ils devraient trembler de peur, à l'image de Caius Bonus (excellent Jean-Pierre Castaldi) qui s'apprête à recevoir la châtaigne de sa vie. Un autre problème concerne certains des ajouts créés par le scénariste Gérard Lauzier (au demeurant l'un des plus grands satiristes de la bande dessinée européenne). La scène de la réunion des druides dans la forêt, inspirée de l'album *La Serpe d'Or*, aurait pu nous présenter de spectaculaires numéros; on doit se contenter d'un seul. L'apparition du grand-père de Panoramix aurait pu s'avérer hilarante; elle tombe à plat à cause de la pauvreté des dialogues. Le long épisode du cirque est assez réussi, mais gâché par l'intrusion d'un étrange personnage, mi-homme mi-bête, qui n'a strictement rien à voir avec l'univers d'Astérix. Ces réserves ne nous empêchent pas d'apprécier le rythme du film, servi par une distribution presque parfaite, jusqu'au plus petit rôle, à l'exception peut-être de Roberto Benigni, plus cabotin que jamais (mais qui a tout de même le mérite de jouer en français).

Tout compte fait, *Astérix et Obélix contre César* recrée assez justement l'univers de la bédé. On ne s'y ennue pas, et c'est l'essentiel. Mais, considérations artistiques mises à part, le film porte aussi une mission symbolique, celle de résister à un certain impérialisme culturel. Ne serait-ce que pour cette raison, il faut aller voir *Astérix*. Nous sommes en effet en 1999, et toute la Terre est occupée par le cinéma américain. Toute? Non! Car un producteur français résiste encore et victorieusement à l'envahisseur. En ce sens, Claude Berri le Gaulois a bien mérité de la patrie. ☒

Denis Desjardins

ASTÉRIX ET OBÉLIX CONTRE CÉSAR

France 1998, 105 minutes — Réal.: Claude Zidi — Scén.: Claude Zidi, Gérard Lauzier d'après les bandes dessinées de René Goscinny et Albert Uderzo — Photo: Tony Pierce-Roberts — Mont.: Nicole Saulnier, Hervé de Luze — Mus.: Jean-Jacques Goldman, Roland Romanelli — Déc.: Jean Rabasse — Effets spéc.: Duboi, Pitof, Bonetto, Domenjoud, Gleyze — Int.: Christian Clavier (Astérix), Gérard Depardieu (Obélix), Roberto Benigni (Détritus), Claude Piéplu (Panoramix), Gottfried John (César), Jean-Pierre Castaldi (Caius Bonus), Læticia Casta (Falbala), Michel Galabru (Abraracourcix) — Prod.: Claude Berri — Dist.: Lions Gate.

IXION

JUDITH DUBEAU

COMMUNICATIONS

190A, av. de l'Épée
Outremont, Québec H2V 3T2
tél.: 514.495.8176 fax: 514.495.1009